

Revue Internationale de

ISSN 0980-1472

systemique

Vol. 2, N° 2, 1988

afcet

Dunod

AFSCET

Revue Internationale de
systemique

Revue
Internationale
de Sytémique

volume 02, numéro 2, pages 149 - 163, 1988

Méta-lecture des lectures réductionnistes
et systémiques d'A. Smith

Hervé Defalvard

Numérisation Afscet, janvier 2016.



Creative Commons

**META-LECTURE DES LECTURES REDUCTIONNISTES
ET SYSTEMIQUES D'A. SMITH**

Hervé DEFALVARD ¹

Université Paris X

Résumé

Généralement, les points de vue systémique et réductionniste sont conçus comme deux approches antagonistes. A l'inverse, cet article se propose, sur un cas particulier relatif à l'Histoire de la Pensée Economique, d'assembler ces deux attitudes pour leur découvrir un point d'accord.

Abstract

Generally, the systemic and reductionist viewpoints are analysed as two antagonistic approaches. On the contrary, this paper propose, on a particular case relative to History of Political Economy, to assemble this two attitudes in order to show they product a similar result.

Généralement les points de vue systématique et réductionniste sur un objet sont perçus comme deux approches antagonistes qui définissent à travers les époques et les disciplines deux types d'esprit scientifique. A l'inverse, cet article se propose de montrer sur un cas particulier que ces deux attitudes réductionniste et systématique peuvent être assemblées par une méta-lecture qui ouvre alors de nouvelles perspectives sur l'objet. Pour le dire autrement, la thèse ici défendue

1. CAESAR, 200 avenue de la République, F 92001 Nanterre Cédex, France.

revient à concevoir les lectures réductionnistes et systémiques en Histoire de la Pensée Economique selon les coordonnées d'un couple ag-antagoniste pour reprendre le vocabulaire d'E. Bernard Weil (Revue Internationale de Systémique, vol. 1, n° 1, pp. 23-36). L'objet qui compose notre cas particulier est un texte d'Economie Politique, la Richesse des Nations d'A. Smith, publié pour la première fois en 1776.

Après avoir brièvement défini les critères de classification d'une lecture d'un texte économique ancien, soit comme réductionniste, soit comme systémique, nous proposerons un échantillon de ces deux types de lecture de la Richesse des Nations. Dans un second temps, nous construirons par le biais d'une méta-lecture, c'est-à-dire d'une lecture des lectures d'A. Smith, un terrain sur lequel les lectures réductionnistes et systémiques convergeront pour produire un résultat commun. De ce lieu d'accord, une nouvelle lecture de la Richesse des Nations se déploiera, nous invitant à réfléchir en conclusion sur la signification du mouvement par lequel une méta-lecture devient lecture et au cours duquel se renouvelle l'objet de lecture.

Définitions

Nous empruntons le matériau de nos définitions à la théorie cybernétique, ou plus précisément à son histoire telle que l'ont retracé récemment deux Cahiers du CREA (n° 7 et 8, 1985). Adopter pour horizon le paradigme cybernétique, lequel féconde depuis 50 ans l'ensemble des champs scientifiques, n'est pas neutre quant au contenu à donner à l'opposition entre réductionnisme et systémisme. Classiquement, on qualifie de réductionniste une méthode qui déduit directement des propriétés de ses composantes élémentaires la connaissance de l'objet, sans introduire de discontinuité entre le niveau des parties et celui de leur totalité. Le conflit oppose alors un courant théorique pour lequel «le Tout est la somme des parties» à un courant pour lequel à l'inverse «le Tout est plus que la somme des parties». La pensée cybernétique en déplaçant le lieu de cette opposition a permis de faire évoluer ce débat devenu stérile. Au sein du paradigme cybernétique, en effet, le niveau de l'opposition s'est déplacé pour porter non plus sur la relation parties/Tout, mais sur la relation environnement/unité (système), avec d'un côté le point de vue réductionniste pour lequel le système est réduit à — commandé par — son environnement, et de l'autre le point de vue systémique pour lequel l'environnement est perçu par le système à partir de sa clôture informationnelle, organisationnelle

(Varela, 1979). C'est de cette seconde opposition ¹ dont il est question ici, au sein de laquelle d'ailleurs la première, réductionnisme/holisme, est dialectisée par le point de vue de la clôture organisationnelle.

Ainsi, une lecture réductionniste d'un texte économique ancien est une lecture qui conçoit le texte comme un système entrée/sortie, qui par conséquent l'informe en entrée de sa propre syntaxe et de la sémantique qui lui est associée, et recherche en sortie un résultat qui opère un bouclage sur l'entrée, c'est-à-dire un résultat qui puisse s'inscrire dans les possibles du langage proposé en entrée. De telles lectures appartiennent à l'épistémé de la cybernétique de premier ordre (I. Stengers, Cahier du CREA n° 8, p. 38, 1985).

Une lecture systémique d'un texte économique ancien est à l'inverse une lecture qui a le souci de la cohérence propre du texte en question, et qui étudie alors les relations du texte avec son environnement épistémique à l'aune de cette cohérence propre. La clôture opérée par les lectures systémiques est de l'ordre de la clôture organisationnelle (Varela) ce qui indique leur appartenance à l'épistémé de la «cybernétique de la cybernétique» dont le lieu initial de développement fut le BCL de H. von Foerster.

Comme toujours, des degrés se marquent, et les lectures d'A. Smith que nous avons rencontrées sont plus ou moins réductionnistes, plus ou moins systémiques. Leurs résultats oscillent entre une extrême linéarité et une forte complexité ². Si nous avons choisi sur cette échelle aux nombreux barreaux des lectures aux positions extrêmes, c'est pour deux raisons. D'abord, un tel choix favorise une meilleure compréhension des définitions ci-dessus, et surtout il maximise la difficulté de notre tâche qui est de faire apparaître par une méta-lecture un niveau où ces lectures loin de s'opposer deviennent convergentes.

I. Deux lectures réductionnistes d'A. Smith

Ici, le «deux» a pour justification une précaution que nous prenons de choisir à la fois une traduction du texte smithien en langage dominant ou langage néoclassique et plus précisément marshallien, et une traduction en langage hérérodoxe, néoricardien ou sraffaïen en l'occurrence. Ainsi, il n'est guère possible d'attribuer le monopole du réductionnisme à un des deux frères ennemis de la pensée économique.

a. *La réduction marshallienne d'A. Smith par M. Blaug (1981)*

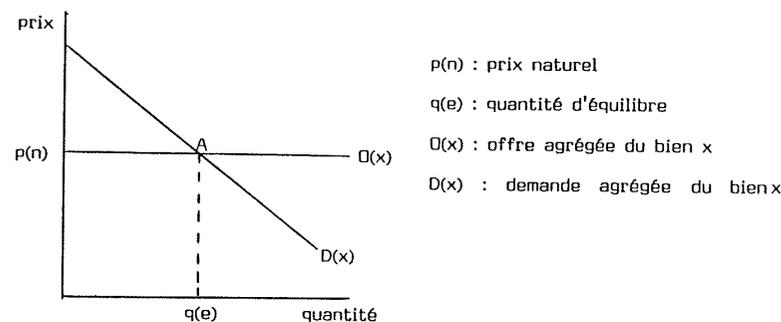
Rappelons brièvement l'architecture élémentaire qui compose la question de la valeur lorsque celle-ci est posée en termes marshalliens. Elle se formule alors selon une problématique d'équilibre partiel (sur un marché particulier, et non sur un marché général à la Walras) entre offres et demandes individuelles. Ainsi posé, le problème de la valeur admet plusieurs solutions en fonction de la durée théorique de la période considérée, courte ou longue, de la nature monopolistique ou concurrentielle du marché, selon la nature des coûts, constants ou croissants, etc. En bref, selon les caractéristiques des différents facteurs qui se cristallisent dans l'offre et la demande sur un marché.

C'est selon la syntaxe marshallienne que la théorie de la valeur d'A. Smith va être lue comme nous l'indique M. Blaug : «Le fait qu'il nous faille faire appel à Marshall pour donner un sens à Smith illustre parfaitement ce qu'on entend par progrès analytique de la science économique» (La pensée économique, *Economica*, 1981, p. 47). Notons que selon la lecture marshallienne, les chapitres de la *Richesse des Nations* concernés par la question de la valeur sont les chapitres VI et VII du livre I.

Un premier traitement d'A. Smith en langage marshallien, au cours duquel le prix naturel smithien devient le prix de longue période et le prix de marché le prix de courte période, amène au résultat suivant : la théorie smithienne de la valeur est une théorie de longue période, c'est-à-dire qui se préoccupe de dégager les déterminants de la valeur pour une situation dans laquelle l'offre est immédiatement adaptée à la demande. Un second traitement qui reprend en entrée ce premier résultat aboutit à la conclusion définitive suivante : la théorie smithienne de la valeur est une théorie, non seulement de longue période, mais de plus correspondant à une situation très particulière, pour laquelle les coûts sont constants ou de manière formellement équivalente, pour laquelle intervient un et un seul facteur de production, le travail.

En résumé, on peut représenter la théorie smithienne de la valeur par le diagramme offre-demande de la page suivante :

Le résultat selon lequel la théorie de la valeur dans la *Richesse des Nations* est une théorie de longue période en situation de coût constant (dans ce cas, la courbe d'offre est une droite) opère un bouclage sur le langage marshallien de type cas particulier sur théorie générale, comme le souligne M. Blaug lui-même : «Smith a analysé sans s'en rendre compte un cas particulier de la théorie marshallienne de la valeur, le cas où le prix est déterminé par l'offre seule» (p. 47).



b. *La réduction néo-ricardienne d'A. Smith par J. Cartelier (1976)*

Le langage proposé ici en entrée du texte smithien a pour syntaxe celle relative à la problématique du système de prix de production dont nous devons la première formalisation à P. Sraffa (1970). Dans ce nouveau cadre, le problème de la valeur ne se pose plus en terme d'équilibre entre offre et demande, mais différemment en terme de répartition d'un surproduit physique sous la contrainte de reproduction globale du système. Le point de départ est alors le système des prix de production, où pour chaque branche nous avons d'une part les quantités utilisées et d'autre part la quantité produite. Sur cette base, le problème de la valeur est celui de la détermination du prix des unités produites au moyen d'une règle de répartition du surproduit physique. Toutefois, les prix de production ne se confondent pas avec les prix courants déterminés sur le marché, ces derniers gravitent autour des prix de production, qui représentent alors une norme pour le marché. Enfin, lorsque le texte smithien est interrogé sur les déterminants de la valeur ce sont les chapitres VIII à XI qu'il convient de relire.

Un premier traitement du texte smithien conduit à la proposition suivant laquelle la théorie de la valeur dans la *Richesse des Nations* est une théorie des composantes, c'est-à-dire une théorie pour laquelle la valeur d'un bien est rapportée à celle de ses composantes dans la production. Ainsi, la théorie de la valeur chez A. Smith renvoie à sa

théorie des salaires, des profits et des rentes (laissées ici de côté, car n'ajoutant rien à notre étude). Les traitements suivants envisagent alors les théories des salaires et profits dans la Richesse des Nations.

Dans le langage des prix de production, le taux naturel des salaires de Smith devient une donnée du système des prix de production au même titre que par exemple les conditions techniques. Le taux naturel des salaires chez Smith est défini par le minimum de subsistance que représente le panier de biens nécessaires à la reproduction de l'ouvrier (sa famille incluse).

Le traitement sraffaïen de la théorie smithienne du profit, quant à lui, se déroule en deux étapes. Premièrement, il est souligné que Smith produit pour la première fois la notion de taux de profit et donc de capital, ceci du fait d'une distinction marquée entre salaire et profit qui elle-même repose sur une seconde distinction, celle entre travailleur indépendant et capitaliste. Le profit chez Smith se fixe en proportion du stock employé dans la production, c'est donc un taux, et sa règle de répartition entre les branches est la règle classique de l'uniformité. Seulement, et nous arrivons à la seconde étape, cette règle de répartition selon laquelle le taux de profit est uniforme n'en est pas véritablement une, ou plutôt elle tourne à vide, car A. Smith laisse en blanc la question du niveau auquel devrait se fixer le taux de profit. Ainsi, s'arrête le traitement en termes de prix de production de la théorie smithienne de la valeur, et la dernière sortie indique les raisons de cette panne. Si dans la théorie smithienne, le niveau du taux de profit reste indéterminé, c'est parce que Smith a cherché à déterminer le prix des marchandises, et non le prix du surproduit. Cette optique lui interdit alors la solution de détermination du niveau du taux de profit par la méthode dite de déduction (en gros, $\text{prix du surproduit} - \text{salaire} = \text{profit}$) où prix et profit sont déterminés simultanément.

Avec la réduction du texte smithien aux coordonnées du système des prix de production, un nouveau type de clôture de la sortie sur l'entrée a lieu. En effet, nous avons, avec le résultat de la commande sraffaïenne, un bouclage de type morceau inachevé sur théorie complète (l'apport du complément, comme on sait, fut l'œuvre de Ricardo).

II. Lecture systémique d'A. Smith par L. Dumont (1977)

La précaution que nous avons prise pour les lectures réductionnistes de sélectionner un représentant de l'orthodoxie et de l'hétérodoxie en Economie Politique est ici inutile. Toutefois, le fait de ne

présenter qu'une seule lecture systémique, la lecture dumontienne, du texte smithien n'implique nullement qu'il soit impossible de découvrir par le biais d'un tel point de vue plus d'une seule manière pour le texte d'avoir une cohérence propre. Qu'il suffise de mentionner pour montrer le contraire la lecture foucauldienne (1966) selon laquelle la théorie de la valeur smithienne opérerait le même type de clôture organisationnelle, bien qu'à la limite, que les autres théories appartenant à l'épistémé de l'Analyse des Richesses, celles de Quesnay, ou Cantillon par exemple.

C'est essentiellement parce qu'elle lit le texte smithien à travers la notion de relation hiérarchique que la lecture de Smith par L. Dumont est systémique au sens de respectueuse de la complexité interne d'un système, de son organisation en niveaux. Chez L. Dumont, la notion de relation hiérarchique est très précise, elle désigne l'opposition à un premier niveau de deux termes contraires, qui a un niveau supérieur se résoud par l'englobement de l'un des deux termes par l'autre. Cette notion rappelle fortement la figure de la Hiérarchie Enchevêtrée (D. Hofstadter, 1985).

Les deux termes contraires dans la théorie smithienne de la valeur sont le travail et l'échange, lorsqu'ils sont appréhendés sous un angle particulier. Le travail dont il s'agit est celui du chasseur primitif, pour lequel le produit du travail appartient entièrement au travailleur. C'est donc aussi le travail du travailleur indépendant. L'échange qui constitue le terme contraire de ce genre particulier de travail est celui précisément qui permet d'obtenir contre une avance (un salaire) le travail d'autrui, et donc par lequel le produit du travail n'appartient plus entièrement au travailleur. Le niveau, où s'opposent le «travail indépendant» et l'échange capitaliste, est celui de la propriété individuelle. L'opposition, en effet, est à ce niveau la suivante : soit l'individu acquiert par son propre travail un bien, soit l'individu l'acquiert par le travail d'autrui. Le niveau supérieur, où se résoud cette opposition des contraires, est celui de la division du travail, niveau pour lequel l'échange est englobé par le travail. Avec la division du travail, l'échange est non plus naturel, mais social, et il devient réglé par le travail. L'englobement de l'échange par le travail s'énonce comme suit : la valeur d'échange d'un bien est réglée (ou mesurée) par la quantité de travail que ce bien peut commander ou échanger sur le marché. Cette règle comporte deux modalités d'application, selon que la division du travail s'accompagne ou non de l'accumulation du capital et de l'appropriation des terres. Ainsi, la lecture systémique de Dumont nous révèle dans la Richesse des

Nations, deux théories de la valeur travail. Dans le cas où les deux traits, l'accumulation du capital et l'appropriation des terres, ne sont pas encore apparus, la quantité de travail qu'un bien peut commander dans l'échange, c'est-à-dire sa valeur d'échange, tend à être égale à la quantité de travail incorporée dans ce bien. Dans le second cas, la valeur d'échange d'un bien, ou la quantité de travail que ce bien peut commander, tend à être égale à la somme des salaires, profits et rentes.

La lecture systémique de L. Dumont repère dans le texte smithien une organisation en niveaux des deux concepts de travail et d'échange, dont la clôture interne est assurée par un changement de niveau dont l'opérateur est la division du travail. Ce changement de niveau se traduit aussi par un changement sémantique de la notion de travail : du travail comme substance de la valeur au travail comme mesure de la valeur. En nous faisant découvrir ce jeu des niveaux, et les variations conceptuelles qu'il implique, la lecture systémique de L. Dumont nous rend toute la complexité du texte smithien sur la valeur. Ajoutons, sans y insister ici, que cette complexité de la Richesse des Nations est mise en relation avec son environnement épistémique constitué des théories de Quesnay, Mandeville et Locke.

L'échantillon offert des lectures réductionnistes et systémiques a permis d'éclairer le niveau des oppositions qui séparent ces deux types de lecture de la Richesse des Nations. Le niveau, où elles s'opposent est celui de la clôture du texte qu'elles réalisent avec d'un côté une clôture de la sortie sur l'entrée, et de l'autre une clôture organisationnelle avec changement de niveau. Cette opposition renvoie à une différence dans la relation entre l'observateur et le texte. Pour les lectures réductionnistes, cette relation est une relation de commande et de contrôle, et le texte doit s'adapter au langage de l'observateur. Pour les lectures systémiques, cette relation a pour structure plutôt celle du dialogue, et l'observateur doit adapter sa grille de lecture, de telle sorte qu'elle permette au texte de réaliser sa clôture organisationnelle. La tâche de notre méta-lecture est alors de construire un niveau où ces deux types de lecture ne s'opposent plus, mais à l'inverse convergent.

III. Méta-lecture des lectures d'A. Smith

Sur la nature de la méta-lecture à entreprendre, les travaux de M. Mugur Schächter (1984) sur le statut descriptionnel de la mécanique quantique, nous offrent une première approximation. «Le

rôle central assigné à la conscience (c'est-à-dire à la relativité de l'observation, ici entre observateurs réductionnistes et observations systémiques) n'entrave d'aucune manière la quête d'objectivité au sens d'un consensus au sujet des descriptions obtenues par des observateurs différents. En outre, cette quête apparaît ici avec un statut très clair : celui d'un certain méta-problème concernant la méta-description d'un ensemble d'observations» (p. 64).

Ainsi, notre méta-lecture sera d'abord une quête, à travers les lectures réductionnistes et systémiques d'un consensus au sujet de leurs descriptions de la Richesse des Nations. De plus, notre méta-lecture ne sera telle que par sa capacité à décrire dans ce consensus un méta-problème soulevé alors par les descriptions dans leur ensemble. Avec cette transformation du consensus en méta-problème s'ouvre le deuxième volet de notre méta-lecture, celui justement relatif à la résolution du méta-problème.

a. A. Smith, fondateur de l'Economie Politique : un consensus

L'enquête, qui nous a permis de découvrir le point d'accord entre les différentes descriptions, réductionnistes ou systémiques, de la Richesse des Nations, ne fut ni longue, ni minutieuse. Le consensus, pour être mis à jour, nous a demandé ni lecture symptomale, ni lecture archéologique des lectures d'A. Smith. La raison de ce fait renvoie à la nature particulière du consensus en question. Le point d'accord en effet, est un lieu commun des descriptions réductionnistes ou systémiques de la Richesse des Nations, si commun d'ailleurs que toutes se contentent de le rappeler au détour d'une phrase, souvent en introduction (Blaug, p. 68, Cartellier p.126, Dumont p. 43, pour se limiter à notre échantillon). Le consensus dont il s'agit n'est donc pas le produit d'une analyse, il n'est pas un résultat théorique de ces différentes lectures. Il est plutôt l'équivalent d'un passe-partout, qui comme tel peut figurer dans chacune des descriptions du texte smithien sans pour autant contrevenir à leur cohérence respective.

L'objet du consensus est le caractère fondateur de la science économique moderne que revêt le texte smithien. Avec ce dernier, il s'agit «d'un tournant décisif» (Cartellier, p. 126), de l'Economie «en grandeur nature» (Blaug, p. 68), ou encore d'un «acte de naissance» (Dumont, p. 43). Plus précisément, le point d'accord est la reconnaissance unanime selon laquelle le texte d'A. Smith assure désormais aux réflexions économiques une autonomie, qui résulte

elle-même de la découverte du caractère auto-régulateur du marché, qui harmonise des comportements individuels fondés sur l'intérêt privé. La «main invisible» est la métaphore du processus qui permet l'autonomie de l'économie. L'économie comme infra-structure ou comme auto-régulation marchande sont deux variations jouées à partir de la gamme originelle écrite par A. Smith. Ce ne sont là que querelle de famille.

Ce consensus sur le caractère fondateur du texte smithien du fait que ce dernier confère à l'économie de marché une autonomie vis-à-vis principalement du politique, et dont la main invisible reste le paradigme, en quoi peut-il poser un méta-problème, c'est-à-dire en quoi peut-il être un problème commun à l'ensemble des descriptions systémiques ou réductionnistes de la Richesse des Nations ? La mise en question d'un tel consensus ne peut revenir qu'à une théorie du fondement, et la seule, à notre avis, capable d'y parvenir est la théorie girardienne (Girard, 1983). La théorie girardienne démontre que ce qui est au fondement des communautés (ici, il s'agit de la communauté des économistes) n'est jamais que le tiers exclu, c'est-à-dire le cadavre d'une victime. Ainsi, le consensus découvert devient le méta-problème suivant: comment la métaphore de la main invisible est-elle devenue dans les différentes descriptions un concept cadavérique ? Par quelle opération fut-elle détachée du corps théorique de la Richesse des Nations pour devenir la partie sacrée, objet d'une référence qui tient du rituel ?

b. *Opérateur d'intérêt, Individu et Main invisible chez A. Smith*

De telles questions nous invitent à relire la Richesse des Nations, à l'aune de notre lecture des lectures réductionnistes et systémiques d'A. Smith. Parce que nous devons être bref, nous serons direct et presque caricatural.

Le premier niveau de l'intérêt individuel s'observe dans le texte smithien, à propos de l'exemple d'une tribu de chasseurs dans laquelle s'échangent des flèches contre du gibier (Smith, 1976, p. 49). On peut définir à partir de cet exemple un opérateur d'intérêt croisé (a).

- a. L'individu a intérêt à produire à la place de l'autre (à se spécialiser)

Un second niveau apparaît quelques lignes plus bas, lorsque A. Smith écrit que chaque individu est encouragé à se spécialiser (donc à produire à la place de l'autre) quand il a la certitude que l'autre se

spécialise dans la production du bien complémentaire. On peut définir sur cette base un opérateur d'intérêt spéculaire (b).

- b. L'individu a intérêt à produire à la place de l'autre si et seulement si l'autre produit à sa place

Du fait de la symétrie des positions dans l'échange, l'opérateur d'intérêt spéculaire possède la propriété de réciprocité ou :

- chacun a intérêt à produire à la place de l'autre si et seulement l'autre produit à sa place

De la propriété de réciprocité on déduit un troisième niveau pour l'opérateur d'intérêt individuel, à savoir celui de l'opérateur d'intérêt de second ordre (c).

- c. J'ai intérêt à ce que (l'autre ait intérêt à ce que (j'ai intérêt))³

C'est de cet opérateur d'intérêt de second ordre qu'il est question, lorsque A. Smith écrit que l'individu a intérêt à s'adresser, non pas à la bienveillance, mais à l'intérêt de l'autre (figuré dans le texte smithien par le boucher ou le boulanger) pour réaliser son propre intérêt (Smith, p. 48). L'opérateur d'intérêt de second ordre connaît une seconde modalité (c').

- c' j'ai pas, ou peu, intérêt à ce que (l'autre ait pas, ou peu, intérêt à ce que (j'ai intérêt))

L'opérateur d'intérêt chez A. Smith, tel que nous l'avons découvert connaît deux modalités de fonctionnement. Selon la première qui correspond au cas d'une économie de travailleurs indépendants, il produit de la convergence d'intérêts. Les intérêts individuels convergent alors vers des gains d'utilité identiques sur chaque marché, à partir d'une répartition donnée des talents naturels (à faible écart type), et grâce à un processus concurrentiel. Selon la seconde modalité, qui correspond à une économie capitaliste, que F. Braudel (1985, p. 57-58) a justement défini comme un «contre-marché», pour laquelle les intérêts des capitalistes et des ouvriers sont antagonistes par définition (Smith, p. 90), l'opérateur d'intérêt de second ordre produit du conflit d'intérêts, que seule l'intervention de la main invisible peut permettre d'harmoniser. La main invisible se définit alors comme une extériorité par rapport aux capitalistes et ouvriers, qui les guide dès le départ, afin qu'ils produisent malgré leur antagonisme de classe un ordre économique national (Smith, p. 256).

Le travail d'expulsion ou d'exclusion auquel se livrèrent les lectu-

res systémiques et réductionnistes au sujet de la Richesse des Nations fut alors le suivant : elles ont compris la main invisible, non pas comme une extériorité antérieure aux individus d'une société capitaliste, quelque chose comme une préférence nationale pré-existante et nécessaire à la production d'un ordre social capitaliste, mais comme un processus concernant des individus libres et indépendants, disons des travailleurs indépendants. Ce qui est alors exclue dans une telle opération, c'est la dimension proprement transcendante accordée par A. Smith à la main invisible (p. 256-257), et à laquelle elles ont substitué une conception immanente (F. A. Hayek, sur ce point, a été jusqu'au bout de la logique de l'exclusion en parlant à propos de la main invisible d'auto-transcendance). Cette confusion appartient à la matrice intellectuelle de notre siècle, au cours duquel nous avons si souvent exclu des individus au nom même de l'individu. Elle s'enracine dans la non-distinction entre économie de marché et économie capitaliste, et a pour effet d'entretenir une théologie du marché selon l'expression heureuse de P. Taieb (1987).

Conclusion

Le couple, à propos de la Richesse des Nations, lectures réductionnistes/lectures systémiques est bien un couple ago-antagoniste, dans la mesure où à un premier niveau, celui des lectures d'A. Smith, nous avons un antagonisme des descriptions réductionnistes et systémiques quant au type de clôture et de relation observateur/texte, alors qu'à un second niveau, celui de leur méta-lecture, nous avons une convergence de ces descriptions sur un point particulier, la place du texte smithien dans l'Histoire de la Pensée Economique.

En conclusion, nous voulons réfléchir sur le mouvement au cours duquel notre méta-lecture est devenue lecture de la Richesse des Nations. Cette transformation s'est produite lorsque nous avons tenté de résoudre le méta-problème que la première partie de notre méta-lecture avait permis de soulever. La nécessité pour une méta-lecture de devenir lecture nous enseigne que tout empilement du genre, méta(méta(méta... lecture...)) d'un objet, est étranger à la dynamique de la découverte/construction du réel. Ce jeu de transformation d'un méta-regard en regard nous rappelle un processus similaire concernant la lettre Volée d'E. Poe, dont nous devons l'exposition à J.P. Dupuy (1986, b). Nous le reproduisons ici sous la forme d'un tableau :

| | niveau 0 | niveau 1 | niveau 2 |
|----|--|---|--|
| t1 | la lettre est cachée par la reine | le roi qui ne voit pas la lettre cachée | le ministre qui voit que le roi ne voit pas et s'empare de la lettre |
| t2 | la lettre volée par le ministre | la police qui ne voit pas la lettre volée par le ministre | le détective voit que le ministre voit que la police ne le voit pas et le dévoile |
| t3 | la lettre volée d'E. Poe lue par Lacan | Lacan qui ne voit pas que sa lecture le fait entrer dans le jeu du symbolique | Derrida voit que Lacan ne voit pas mais sa conclusion est inaudible, hors le jeu du sens |

Le refus de J. Derrida de résoudre, dans les limites du sens, le méta-problème que lui posait la lecture lacanienne de la Lettre Volée d'E. Poe, doit s'interpréter comme le geste dernier de l'expérience structuraliste, qui pour échapper une dernière fois à la question du fondement n'a d'autre issue que le non-sens, l'ob-scène. Ce refus, en fait, est un indice de la fin des pensées du dévoilement dont l'appui premier fut toujours un voilement, le postulat d'une « case vide » (Deleuze, 1982), dont nous savons aujourd'hui qu'elle est toujours occupée par les victimes des « fermetures qui se suffisent à elle-même...ou se nourrissent d'ouvertures contrôlées » (Bourgeois, 1987, p. 71-73).

Notes

1. Que cette opposition joue sur le mode de la complémentarité est une question aujourd'hui ouverte, et à laquelle notre recherche tente d'apporter une réponse sur un cas particulier en montrant que nous sommes en présence d'une complémentarité de type ago-antagoniste.

2. Nous devons montrer une extrême prudence dans l'emploi du terme de complexité, qui est en train de connaître la même vulgarisation que la notion de structure dans les années 1960, ce qui du reste ne doit pas nous décourager de toute utilisation rigoureuse de cette notion. Nous préciserons ce que recouvre la notion de complexité pour une lecture en Histoire de la Pensée Economique à propos de la lecture de Smith par L. Dumont, sans d'ailleurs poursuivre le but d'une définition formelle à la manière d'H. Atlan (1986, p. 204).
3. Notre analyse de l'intérêt dans la Richesse des Nations emprunte largement à l'analyse faite par J.P. Dupuy (1985, 1986a), au sujet de la notion de sympathie dans la Théorie des Sentiments Moraux, premier grand ouvrage d'A. Smith. Selon nous, en effet, l'intérêt dans la Richesse des Nations renvoie à la même logique de l'altérité, via quelques déplacements, que celle mise au jour par J.P. Dupuy quant à la sympathie dans la Théorie des Sentiments Moraux.

Références

- ATLAN H. Complexité naturelle et auto création du sens, in *Science et pratique de la complexité*, La Documentation Française.
- BERNARD-WEIL E., *De la modélisation comme essence de la technique*, Revue Internationale de Systémique, vol. 1, no 1, Dunod, Paris, 1987.
- BLAUG M., *La Pensée Economique*, Economica, Paris, 1981.
- BOURGEOIS M., *Ouverture systémique et inviolence*, Revue Internationale de Systémique, vol. 1, no 1, Dunod, Paris, 1987.
- BRAUDEL F., *La dynamique du capitalisme*, Arthaud, Paris, 1985.
- CAHIER DU CREA, *Histoires de cybernétique*, no 7, 1985.
- CAHIER DU CREA, *Généalogies de l'Auto-organisation*, no 8, 1985.

- CARTELIER J., *Surproduit et Reproduction*, Maspéro, Paris, 1976.
- DELEUZE G., *La Philosophie au XXe siècle* (sous la direction de F. Châtelet), tome 4, p. 315-324, Marabout, 1982.
- DUPUY J.P., De l'émancipation de l'économie : retour sur «das A. Smith problem», communication au colloque de l'Association Charles Gide pour la pensée économique : «La notion de révolution scientifique en économie», Université de Montpellier, 1985.
- DUPUY J., De deux formes de réseaux sociaux, la foule et le marché, in *Cahiers S.T.S.*, no 9-10, p. 239-255, 1986a.
- DUPUY J.P., Autoréférence sociale et point fixe, in *Actes du colloque de Cerisy* : «La Pensée Economique» (à paraître), 1986b.
- DUMONT L., *Homo Aequalis*, Gallimard, Paris, 1977.
- FOUCAULT M., *Les Mots et les Choses*, Gallimard, Paris, 1966.
- GIRARD R., *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, Paris, 1983.
- HOFSTADTER D., Gödel, Escher, Bach, Inter-Editions, Paris, 1985.
- MUGUR SCHACHTER, Le statut descriptionnel de la mécanique quantique, in *Lettres Epistémologiques*, Laboratoire de Théories Physique et Structures de l'Information, Reims, 1984.
- SMITH A., *La Richesse des Nations*, Gallimard, Idées, Paris, 1976.
- SRAFFA P., *Production de marchandises par des marchandises*, Dunod, Paris, 1970.
- TAIEB P., *Tours de Mains* (article à paraître).
- STENGERS J., *Généalogies de l'Auto-organisation*, Cahiers du CREA, no 8, 1986.
- VARELA F., *Principles of biological autonomy*, New York, Oxford, North-Holland, 1979.